

59 : UNE MISSION PROFESSIONNELLE PLUTÔT ORIGINALE



Ormeau géant nacré rongé par le sable et les vagues (Nouvelle Zélande)

Il est des pays dont le seul nom fait se bousculer les souvenirs et les beaux paysages. C'est le cas de la Nouvelle Zélande. Ce nom clair et joyeux gazouille déjà à mes oreilles comme le chant d'un oiseau rare, et me rappelle l'attrait des rivages déserts.

La Nouvelle Zélande est constituée de deux îles principales ; de ce pays j'ai, depuis mon enfance, tenu dans ma main un trésor, un Tiki : c'est une petite statuette, datant de l'époque où les Maoris régnaient sans partage dans ces régions en compagnie des moas, (oiseaux géants et sans ailes qui ont depuis disparu). Ce Tiki était taillé et poli dans de la jadéite. Il vient d'un arrière grand-père, du côté de ma mère, qui était armateur au Havre. Je suppose qu'un de ses capitaines le lui avait rapporté : cela m'a, depuis mon enfance, fait rêver de ce pays magique.

A cette l'époque, je vivais à Sydney et le Groupe Schneider que je représentais m'avait chargé d'aller vendre dans ces îles - de culture très britannique - des « tétrapodes » gros blocs de béton d'où émergent quatre pieds ; entassés sur une digue ou une côte menacée par les vagues, ils forment des amas entrelacés qui brisent très efficacement l'énergie des houles de l'océan. Ce procédé était breveté par la Société Neyrpic, qui avait demandé au Groupe Schneider de lui donner un coup de main.

Je partis donc avec les documents nécessaires, pour aller vendre ce procédé nouveau et découvrir un pays que je ne connaissais pas. Mon programme consistait à faire le tour des deux îles en visitant tous les ports pour leur proposer ce genre de protection nouvelle.

Plutôt que d'aller d'hôtel en hôtel pour me rendre aux rendez-vous pris avec les directeurs de ports, il me vint à l'idée de louer une voiture, et de camper entre mes rendez-vous ; j'avais donc emporté une tente et une canne à pêche. C'est ainsi que chaque soir je sortais de la piste et m'installais dans la brousse; j'attrapais quelques truites, qui partout pullulaient, et, avec quelques fruits, cela assurait mon dîner. Je recommençais le matin suivant pour me faire mon petit déjeuner. Il me suffisait d'une boîte d'allumettes, de bois sec qui ne manquait pas, d'une casserole pour faire bouillir l'eau

et d'une grille à frire. Chaque jour se terminait et se commençait donc par un pique-nique sympathique, dans un entourage absolument vierge, plein de senteurs inconnues, et de spectacles inattendus. Je crois me souvenir que la Nouvelle Zélande est un morceau d'Antarctique qui s'est détaché, voici des millions d'années, comme l'Australie partie de son côté. La dérive des continents et les activités volcaniques ont formé un relief assez accentué et des côtes très découpées dans un paysage toujours très vert. Je prenais mes rendez-vous, avec le prochain port, la veille de mon arrivée. Le matin, après mon petit déjeuner, et une fois la tente repliée, je sortais de ma valise un costume propre, une cravate, et, impeccable, dès mon arrivée au port suivant, je me présentais sans préciser d'où je venais exactement, mis à part le nom du dernier port visité. J'étais partout fort aimablement reçu; mais j'avais à faire hélas à un peuple de tradition très britannique et russe. Tous sans exception, dès mon départ de Nouvelle Zélande, se mirent à fabriquer des contrefaçons de tétrapodes qui maintenant protègent tous leurs ports. Ils ne payèrent jamais de redevance. L'éloignement de ce pays, la multiplicité de ses petits ports, découragèrent Neyrpic d'engager une action légale. Le voyage profita donc surtout à moi-même, et, quand même, sans doute à la réputation des techniques françaises. Je fus d'ailleurs vexé de cet échec, j'avais visiblement été persuasif, mais berné, par ces soi-disant gentlemen.

Pour en revenir à mon périple, chaque journée était passionnante. Profitant des instants qui restaient disponibles, j'arrêtais ma voiture, je marchais un peu dans le bush, je m'émerveillais à la vue d'arbres inconnus, et j'en profitais pour collecter des quantités de graines : à mon retour en France, je les remis au Jardin des Plantes, à Paris. On m'a dit que dans la section alpine se trouve encore des végétaux dont je suis le grand-père. Mon voyage aura au moins servi un peu aux botanistes français.

Indépendamment des plantes j'observais le spectacle des activités volcaniques réparties ici et là le long de la route. Il n'y avait pas de volcans mais des gargouillements de vases brûlantes et des grondements venus des profondeurs. De grosses bulles de boues colorées et visqueuses naissaient

sous mes yeux, gonflaient rapidement puis éclataient devant moi. Sur les bords de ces zones en activité, les minéraux s'étalaient en magnifiques épanchements de couleurs sulfureuses.

Un certain après midi, entre deux ports, la mauvaise route que je devais emprunter longeait de près le rivage. Je m'arrêtai et me rendis jusqu'à la rive, pour voir ce que je pourrais y trouver. Sur le sable gisaient quelques coquilles de très grands ormeaux dont le temps, les vagues et le sable avaient usé la surface qui s'était transformée en coupes ruisselantes de reflets bleus, émeraudes et argent : c'était la nacre, à l'intérieur comme à l'extérieur qui avait été polie et transformée en précieux bijoux. Je continuais, regardant le sol, un peu distrait, lorsqu'un beuglement, rauque et monstrueux, me fit sauter en arrière : en même temps un éléphant de mer énorme qui gisait sur la plage, sans doute blessé par des requins, se dressa brusquement au point que sa tête dépassait la mienne. Sa gueule rose était ouverte à en être distendue et ses dents étaient terrifiantes; ses moustaches rendaient cette bête encore plus imposante.

J'avais évidemment surpris cet animal qui n'était plus qu'à trois ou quatre mètres devant moi. Au moment où je reculais, l'animal se laissa retomber sur le sable, se retourna et se traîna vers la mer. J'avais déjà vu des éléphants de mer en Argentine, tout un troupeau m'avait surpris au bas d'une falaise dont j'avais approché le bord. Je voyais les énormes mâles surveiller leurs troupes de femelles et se battre entre eux, Ils rugissaient féroceement et je n'avais aucune envie de les approcher.

La Nouvelle Zélande possède quelques animaux uniques et très étranges, résultat de son isolement pendant des millions d'années. J'ai vu une fois un perroquet gris vert, qui ne vole pas et vit dans son terrier. On voit aussi des kiwis, autres oiseaux sans ailes et sans plumes (ils sont couverts de sortes de poils). Il y a aussi quelques insectes monstrueux et surtout des tuotaras (que j'ai vus seulement dans un vivarium). Ces reliques du passé ne vivent que sur 4 ou 5 îlots au large de l'île du nord. Ce sont, les seuls descendants des dinosaures; ils ressemblent à de gros lézards massifs, se nourrissent

de salade sauvage et vivent dans des terriers qu'ils partagent curieusement avec certains oiseaux.

Ayant à poursuivre ma tournée sur l'île sud, j'ai été confronté hélas à deux exemples de l'extinction progressive des espèces vivantes de notre planète. J'ai longé une petite forêt d'un demi hectare environ, peuplée d'un arbre qui n'existe plus que là. Et j'ai longé un lac, qu'on n'avait pas le droit de traverser : car de l'autre côté survivaient la dernière famille formée d'une douzaine d'oiseaux sans ailes ressemblant à des poules d'eau mordorées (j'en ai vu une empaillée dans un musée). On m'a dit que ces oiseaux ne pondaient presque plus et que leurs œufs étaient souvent stériles. Il s'agissait vraiment d'une fin de race; l'homme, pour une fois, paraissait n'y être pour rien.

J'ai enfin eu la chance de pouvoir aller jusque dans la région des fjords qui caractérisent le sud ouest de l'île. J'ai pu en remonter un en bateau ; les falaises qui le bordaient étaient quasi verticales, ruisselantes d'eau et recouvertes d'une végétation luxuriante de mousses et de fougères. Nous fûmes accompagnés quelques instants par des dauphins. Il paraît qu'en ces lieux la faune sous-marine pullule et qu'elle est unique.

Mon dernier souvenir de ce voyage ce sont deux grandes oies rousses qui habitaient au fond d'une vallée humide.

On m'a dit aussi qu'autour de la Nouvelle Zélande vivent dans les grandes profondeurs des calmars géants, mesurant avec leurs tentacules 15 mètres de long, ou plus. On ne les connaît que par quelques débris échoués sur les plages : sans doute tout ce qui reste des attaques des requins makos, avec lesquels ils arrivent à se battre grâce à leurs immenses tentacules.

Je garde de ce coin de notre globe un souvenir émerveillé; je n'oublie pas qu'il se trouve exactement sous mes pieds de l'autre côté de la terre : un endroit d'où il est impossible d'aller plus loin sans commencer à revenir chez soi.



*L'autre face du même ormeau
géant*